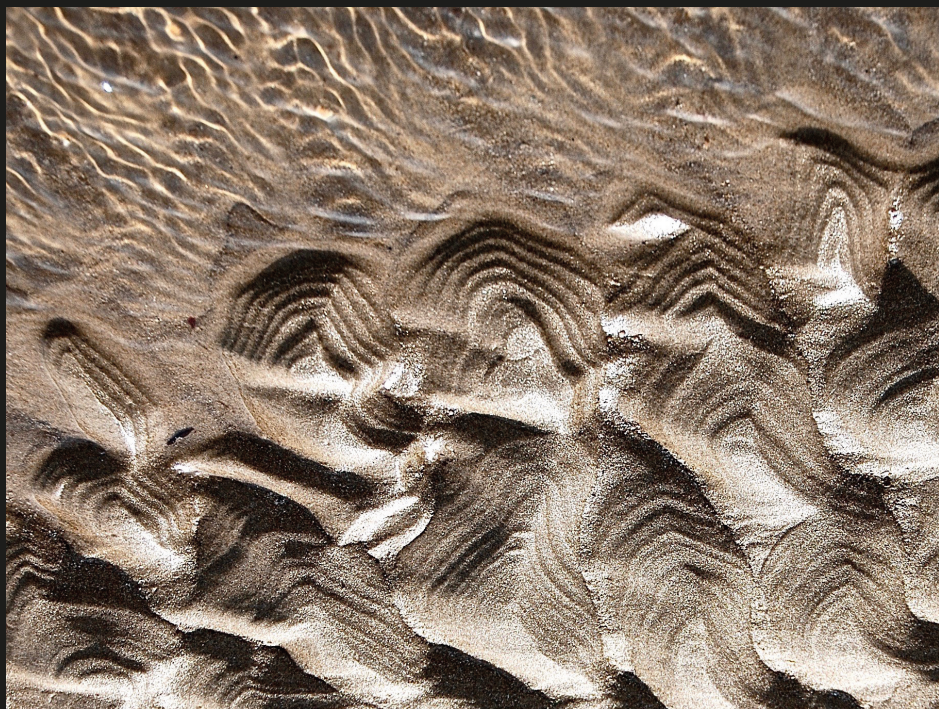


Le sens, le sensible, le réel

Essais de sémiotique
appliquée



Anne Hénault (dir.)

ISBN : 979-10-231-3706-4

Alessandro Zinna · Hjelmslev et les apories de la « forme »

SORBONNE UNIVERSITÉ PRESSES



Le sens, le sensible, le réel est le résultat de plusieurs rencontres de chercheurs qui se sont déroulées à l'abbaye de Royaumont, avec l'objectif de faire le point sur l'évolution de la pratique sémiotique, depuis la disparition du fondateur de l'École sémiotique de Paris, A. J. Greimas. Sa fameuse *Sémantique structurale* (1966) avait, d'emblée, fixé des règles qui avaient bouleversé l'approche des significations, jusqu'alors cantonnée au domaine verbal : « C'est en connaissance de cause que nous proposons de considérer la perception comme le lieu non-linguistique où se situe l'appréhension de la signification. » La sémiotique « se reconnaît ouvertement comme une tentative de description du monde des qualités sensibles ».

Plusieurs des premiers continuateurs de cette aventure fondatrice se sont associés à de jeunes chercheurs pour proposer ces « Essais de sémiotique appliquée » qui constituent la pointe avancée de la sémiotique post-structurale. Ils concernent de nombreux domaines du sensible, *naturels* ou *culturels* (de la musique à la biologie), et demeurent cependant unifiés par la théorie puissante développée par l'École de Paris.

On sera toutefois surpris d'observer comment, sous l'emprise du sensible, l'expression de ces travaux – rigoureusement fidèle à la théorie d'ensemble sans prétendre à des vues définitives – se fait limpide et sensuelle, loin des arides calculs de la sémiotique narrative.

34€

979-10-231-0632-9



LE SENS, LE SENSIBLE, LE RÉEL

Anne Hénault est spécialiste des sciences du langage, professeur émérite à Sorbonne Université et vice-présidente de l'Association internationale de sémiotique. Elle travaille sur l'épistémologie de la sémiotique et a publié *Les Enjeux de la sémiotique* (2012), *Histoire de la sémiotique* (1997), *Le Pouvoir comme passion* (1994). Elle a dirigé *Questions de sémiotique* (2002) et *Ateliers de sémiotique visuelle* (2004). Elle est également l'auteur de nombreux articles.

Pour la sémiotique des formes signifiantes, le miroir des pierres qu'offre le site de Gavrinis aux écritures de la mer sur le sable, a valeur de question et même de démonstration.

1^{re} de couverture

Christine Delcourt, *Petits plis, mouvements de l'âme et de la mer*

4^e de couverture

Cliché Illés Sarkantyu

« [...] ce qui distingue le monument de Gavrinis de tous les dolmens que j'ai vus, c'est que presque toutes les pierres composant ses parois sont sculptées et couvertes de dessins bizarres. Ce sont des courbes, des lignes droites, brisées, tracées et combinées de cent manières différentes. Je ne saurais mieux les comparer qu'au tatouage des insulaires de la Nouvelle-Zélande [...]. Parmi une multitude de traits qu'on ne peut regarder que comme des ornements, on en distingue un petit nombre que leur régularité et leur disposition singulière pourrait faire ressembler à des caractères d'écriture. [...] Il y a encore des chevrons, des zigzags, et bien d'autres traits impossibles à décrire. » (Prosper Mérimée, *Notes de voyage dans l'Ouest de la France*, 1836.)

Maquette de couverture

Atelier Papier

Anne Hénault (dir.)

avec la collaboration de Denis Bertrand, Jean-François Bordron,
Verónica Estay Stange et Maria Giulia Dondero

Le sens, le sensible, le réel

Essais de sémiotique appliquée

Ouvrage publié avec le concours de Sorbonne Université

Sorbonne Université Presses est un service général
de la faculté des Lettres de Sorbonne Université.

© Sorbonne Université Presses, 2019, 2023
ISBN de l'édition papier : 979-10-231-0632-9

Mise en page 3d2s/Emmanuel Marc Dubois (Paris/Issigeac)
d'après le graphisme de Patrick Van Dieren

SUP

Maison de la Recherche
Sorbonne Université
28, rue Serpente
75006 Paris

tél. : (33)(0)1 53 10 57 60

sup@sorbonne-universite.fr

<https://sup.sorbonne-universite.fr>

QUATRIÈME PARTIE

Le sens :
à la croisée des disciplines

HJELMSLEV ET LES APORIES DE LA « FORME »¹

Alessandro Zinna
Université de Toulouse-Jean Jaurès

EN GUISE DE PRÉMISSSE

La réflexion qui suit est circonscrite au concept de « forme » chez Hjelmslev. Cette contrainte minimale ne pourra pas être respectée à la lettre car, dans une théorie qui repose sur l'interdéfinition du métalangage, chaque terme renvoie à d'autres et, à la fin du réseau de renvois lexicaux, on aura parcouru l'ensemble des concepts qui constituent sa valeur et déterminent son système de définition.

Par ce va-et-vient autour de la définition de « forme », nous essayerons de démontrer que, malgré la tentative de rendre les usages univoques, ces concepts gardent une *tension définitionnelle*. Cette fluctuation, en définitive, est due aux différents sens qui coexistent dans le concept de forme. En particulier, ces discordances émergent dès que l'on rapproche les définitions informelles, de provenance linguistique, de la définition formelle, empruntée à l'épistémologie du Cercle de Vienne.

Vers la fin des années 1930, Hjelmslev imprime un tournant logique à sa théorie linguistique, afin de lui donner une place parmi les autres sciences. Selon le programme de fédération esquissé par Carnap², il cherche à introduire dans les sciences du langage une épistémologie issue de la réflexion logique. Cette opération d'intégration par voie conceptuelle laisse pourtant des traces visibles mises en évidence par la présentation qui de la théorie est faite dans les *Prolegomènes*. Dans cette œuvre de « divulgation » – du moins selon les intentions de l'auteur – l'intégration des sciences du langage à l'épistémologie logique conduit Hjelmslev à exclure les oppositions *participatives*. Les ajustements

- 1 Une première version de ce texte a été présentée à l'occasion du colloque « Louis Hjelmslev a cent'anni dalla nascita », tenu à Padoue, les 4-5-6 octobre 1999. Je me permets de proposer à l'attention du lecteur cet essai, resté inédit en langue française, après lui avoir apporté des modifications mineures.
- 2 Rudolf Carnap, *Der logische Aufbau der Welt* [1928], suivi de *Scheinprobleme in der Philosophie*, Hamburg, F. Meiner, 2^e éd., 1961 (*La costruzione logica del mondo*, trad. it. Emanuele Severino, Milano, Fabbri, 1966).

terminologiques ainsi que l'abandon de ces aspects qui se prêtent mal à une systématisation logique laissent pourtant entrevoir les points de suture : la greffe logique influence et parfois modifie la définition des concepts, introduisant un flottement dans son système inflexible de définitions. La cause est que les marges conceptuelles de la partie linguistique et le répertoire de concepts épistémologiques ainsi introduits ne se trouvent pas à coïncider parfaitement. La tâche de ces pages est de repérer et de comparer les différentes acceptions du terme afin d'expliquer l'origine des *tensions* autour du concept de forme.

LES ACCEPTIONS DE *FORME* CHEZ HJELMSLEV

450 Il m'est arrivé de reconstruire ailleurs les acceptions du concept d'« objet », montrant comment cet indéfinissable de la théorie garde de nombreuses nuances dans l'usage de Hjelmslev. Des observations similaires, en ce qui concerne un autre indéfinissable de la théorie, le concept de « dépendance », posé tout d'abord à la base de la définition de *structure* et ensuite à celle de *fonction*, ont été exposées dans une publication plus tardive³. À cette occasion, nous observions que, dans les *Prolégomènes*, la typologie des fonctions – selon les fonctifs *constants* et *variables* – coïncide avec la disparition des oppositions *participatives*⁴. L'investigation du concept de forme devrait nous conduire à donner un fondement et une motivation à cette hypothèse qui met en relation l'apparition de l'épistémologie logique et la disparition des oppositions participatives. L'enjeu est une définition concurrente de *sémiotique* par rapport à celle qui a été choisie dans les *Prolégomènes*. Cette définition aurait été plus proche d'une *sémiotique du continu* et du graduel que de la *sémiotique du discontinu* présumée par les notions de « hiérarchie » et de « classe »⁵.

LA *FORME* GESTALTIQUE

Par rapport à *objet* et à *dépendance*, la *forme* est définie aussi bien dans le système de définitions que par les contextes d'usages. La première acception que nous aborderons est celle qui se trouve dans les exemples proposés par Hjelmslev dans les *Prolégomènes*. Je qualifierai cette première acception de *spatiale*.

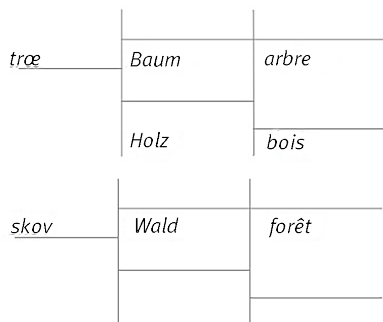
3 Cf. Alessandro Zinna, « La glossématique entre théorie et objet », dans Michael Rasmussen (dir.), *Louis Hjelmslev et la sémiotique contemporaine*, Copenhague, Cercle linguistique de Copenhague, 1993 ; et « Semiotica e *Prolegomena* », introduction à Alessandro Zinna (dir.), *Hjelmslev aujourd'hui*, Turnhout, Brepols, 1997.

4 Cf. Alessandro Zinna, « Semiotica e *Prolegomena* », art. cit.

5 Une *sémiotique tensive* trouverait ici son fondement hjelmslévien (cf. Jacques Fontanille et Claude Zilberberg, *Tension et signification*, Sprimont, Mardaga, 1998).

Dans les exemples proposés la forme est figurée par l'effet de démarcation réciproque entre deux concepts : chaque concept est délimité par l'extension du concept limitrophe. L'auteur se sert de cette acception pour faire émerger la *forme du contenu* par la comparaison des différentes manières de distinguer dans les langues les rapports de parenté, les couleurs ou la quantité des arbres.

La suppression des substances – dans le cas spécifique des substances du contenu – fait émerger la forme comme une institution de frontières dans un espace sémantique⁶ :



Dans cette argumentation figurative, les frontières horizontales représentent la forme imposée par la catégorisation lexicale d'une langue donnée afin de segmenter les diverses portions d'un champ sémantique. En revanche, par rapport à une même matière, les frontières verticales constituent les lignes de *comparaison* entre les langues, qui est ici la quantité de « bois ».

Ce procédé vaut aussi pour les exemples métaphoriques du nuage d'Hamlet et des configurations que peut assumer le sable, pour les rapports parentaux et pour les arbres, mais également pour la délimitation réciproque des couleurs, à savoir pour la forme lexicale que les différentes langues imposent au spectre chromatique⁷. Dans tous ces cas, il s'agit d'introduire un système de frontières perceptives à l'intérieur de chaque matière soumise à l'opération de catégorisation par la forme lexicale.

D'autre part, la même acception spatiale et positionnelle est également présente dans la diversité syntaxique que manifestent les éléments d'une même phrase réalisée dans différentes langues. Le sens de « je ne sais pas » en anglais

6 Contre un relativisme radical, Per Aage Brandt (« Du bois », *Versus*, 57, 1990) a montré l'importance des points de *coïncidence* dans la forme d'un même espace sémantique dans différentes langues. Par conséquent, si la *non-coïncidence* de l'espace indique le relativisme culturel de la forme du contenu, la *coïncidence* montre des discontinuités homogènes que le monde impose ou simplement fait émerger dans les différentes langues.

7 L'exemple des formes parentales est présenté dans « Pour une sémantique structurale » (Louis Hjelmslev, *Essais linguistiques*, Copenhagen, Nordisk Sprog-og Kulturforlag, 1959 ; rééd. fr. Paris, Éditions de Minuit, coll. « Arguments », 1971, p. 268-286).

(*I do not know*), en italien (*io non so*), en danois (*jeg véd det ikke*), en finnois (*en tiedä*) et en esquimau (*naluvara*) est la *matière* commune aux différentes expressions linguistiques. Dans chacune de ces langues la diversité de la *forme* du contenu est donnée par la présence d'éléments morphologiques, et en particulier par la position que ces éléments occupent dans la phrase.

Dans cette acception, qui fait de la forme un phénomène de frontière ou de position entre les diverses substances par lesquelles nous segmentons et reconnaissons le monde qui nous entoure, on ressent la présence de la psychologie de la Gestalt⁸. Dans un débat au Cercle linguistique de Copenhague, publié par la suite en tant que compte rendu des activités des séances, Hjelmslev admet cette filiation. C'était en 1941, et dans la réécriture à la troisième personne proposée par le bulletin, le rapporteur note ainsi la réponse de Hjelmslev à l'observation de Rasmussen : « M. Hjelmslev admet l'analogie entre la glossématique et le gestaltisme. Une unité n'est pas, en effet, une simple somme des éléments dont elle se compose⁹. » Par le gestaltisme, il dépasse l'atomisme en vogue auparavant. Une autre façon de dire que, même dans les sciences du langage, le *tout* est plus que la somme de ses *parties* et que les *relations* entre les parties sont en définitive plus importantes que leur *identité substantielle*.

452

FORME, MATIÈRE ET SUBSTANCE

La deuxième acception, ou plutôt le deuxième contexte d'usage, est celui qui saisit la forme par opposition à la *matière* et à la *substance*. Avant de préciser la nature de cette double opposition, j'aimerais répondre ici à une critique qui est souvent adressée au structuralisme, y compris, à tort, au structuralisme hjelmslévien.

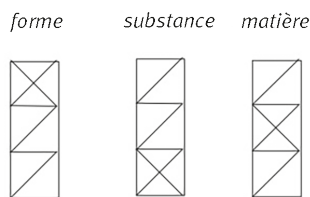
On entend souvent dire que le structuralisme en linguistique est régi par couples d'oppositions binaires. La tripartition *matière/forme/substance* est la preuve que cette critique, pourtant juste si elle est dirigée contre le structuralisme jakobsonien, peut être fautive si elle s'adresse en revanche au théoricien des oppositions participatives. En effet, la forme est prise dans une double opposition : par rapport à la matière elle est dans une opposition *privative*, la matière étant par définition *non formée* – ou, comme le dira Hjelmslev par la suite, *non analysée* – ; la substance, en revanche, étant de la *matière formée*, *participe* des deux concepts qui aident à la définir.

8 Cet intérêt est confirmé par le fait que Hjelmslev était abonné à une revue de psychologie qui dans ces années faisait paraître de nombreux articles sur la perception de la forme – il s'agit du *Journal de psychologie*. Voir aussi Giorgio Graffi, *Struttura, sostanza e forma in Hjelmslev*, Bologna, Il Mulino, coll. « Studi linguistici e semiologici », 1972, p. 9.

9 AAVV, *Bulletin du Cercle linguistique de Copenhague [1941-1965]*, Copenhague, 1970, p. 72.

Dans la présentation des *Prolégomènes*, les *opérations* d'analyse d'un objet ont lieu dans une véritable *dimension temporelle*. Hjelmslev a souvent recours à des termes différents pour se référer aux mêmes entités. Il le fait non pas pour indiquer des concepts immuables dans leur nature, mais plutôt pour indiquer les états de l'objet dans les différentes étapes de l'analyse. Cette solution désoriente ceux qui n'imaginent pas la dimension dynamique d'une théorie dont le but est de développer l'analyse selon des opérations *conséquentes* et *successives* donnant ainsi lieu à une *procédure*. À chaque étape de la description – c'est-à-dire pour toute division de l'objet en parties selon les dépendances repérées – les concepts descriptifs qui se réfèrent à une même partie peuvent changer. D'où la nécessité de les définir par un terme différent. On pourrait dire – et avec raison – que *matière*, *substance* et *forme* sont les trois moments successifs dans lesquels se retrouve un même objet soumis à la procédure d'analyse. L'objet soumis à description étant vu comme *matière* non analysée au début, comme *substance* après une première phase de l'analyse (phase pendant laquelle on distingue les invariants des variantes), avant de séparer, par le test de commutation/substitution, la *forme* de la *substance*. Cette étape est le moment où l'on distingue non seulement les variantes des invariants, mais aussi où l'on sépare la substance de la forme en tant qu'ensemble de *relations* et *corrélations* dans lesquelles entre chaque élément, au-delà de sa réalisation dans une invariante graphique ou phonique. Comme nous le verrons, à ce moment, l'identité de l'élément devient purement *relationnelle* et *corrélative*.

Pourtant, pensés tantôt selon l'opposition par propriétés intrinsèques, tantôt comme une étape temporelle des différentes étapes d'analyse de l'objet, les concepts de matière, substance et forme restent liés en une opposition participative à trois termes, selon le modèle proposé dans *La Catégorie de cas*¹⁰ :

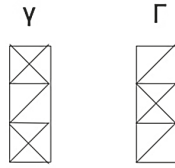


La forme entretient une opposition *privative* avec la matière, et une opposition *participative* avec la substance. Plus précisément, Hjelmslev [1933] dirait que la forme entretient une opposition *participative contraire* avec la substance et une opposition *participative contradictoire* avec la matière. La forme insiste sur la

¹⁰ Nous sommes en train d'aborder une analyse sémiotique du métalangage. Comme prévu par Hjelmslev, le métalangage peut devenir l'objet de soi-même.

case positive, elle est *intense* par rapport à la substance qui, quant à elle, insistant sur la case négative, est *extense*. La matière, enfin, insiste sur la case du neutre.

Selon l'auteur de *La Catégorie des cas*, ce genre d'opposition peut être réduit à une opposition à deux termes :



Ici la forme et la substance occupent la position intense (γ), la matière occupe la position extense (Γ^{11}).

LA FORME COMME TYPE

454

Une façon d'interpréter la forme, qui ne permet pas de la détacher entièrement de la substance, est celle qui consiste à la voir comme un *type* par rapport à ses *occurrences*¹². Cette interprétation, bien que pertinente dans la distinction entre variantes et invariants, ne permet pas de saisir l'abstraction positionnelle de la forme.

Un effet, un *type* est un ensemble d'instructions qui peuvent nous permettre de réaliser une *occurrence* du type en question. Évidemment, ces instructions dépendent de la substance avec laquelle nous construisons le type. En d'autres termes, afin de réaliser un phonème comme /t/, je dois produire une co-articulation de traits dans la substance phonique : s'agissant de substance sonore, une *occlusion* qui arrête l'air afin de le faire sortir librement par les organes de l'appareil articulatoire, une position *post-dentale* de la langue et une absence de vibration des cordes vocales afin d'obtenir un son *sourd*.

La stabilité invariante de ce *type* est donnée par le recours à l'*épreuve de commutation*. Cette épreuve intervient à une étape de l'analyse où la séparation entre la forme et la substance n'est pas encore achevée. Pourtant cette épreuve ne permet pas de définir l'identité de l'élément au-delà de la substance dans laquelle est réalisé le type. De ce point de vue la réalisation d'un phonème [t] ou d'un graphème « t » ne correspond pas aux mêmes instructions de construction. Les types d'invariants qui président à la création de ces occurrences sont irréductibles les uns aux autres. Par rapport à l'articulation du phonème /t/, les

11 Voir Louis Hjelmslev, *La Catégorie des cas. Étude de grammaire générale I* [1935-37], Acta Jutlantica, VII, Aarhus, 1999, p. 116.

12 Cf. Umberto Eco, *Semiotica e filosofia del linguaggio*, Torino, Einaudi, 1984.

règles de construction du graphème étant de caractère spatial, elles ont besoin d'une analyse par articulation des traits graphiques. Cela veut dire, par exemple, qu'il faut repérer les invariantes qui permettent de ne pas confondre un « t » avec un « f ».

Or, bien que les graphèmes de l'impression changent par rapport à la famille de caractères, dans les instructions du type il faudra indiquer le fait que dans la réalisation d'une occurrence graphique de « t » la partie courbe doit être placée en bas à droite par rapport à la hampe ; en revanche, si l'on veut réaliser un « f » la tige doit se trouver à droite en haut, et ainsi de suite pour l'ensemble des graphèmes. Selon le critère de la distinctivité, l'essentiel est que, bien que stylisée, la tige du « f » par sa position ne se confonde pas avec la tige du « t ». En tout cas, le type qui permet d'opposer ces deux invariantes produites respectivement dans la substance phonique et graphique ne pourra être ni l'opposition labiale/dentale, ni l'opposition haut/bas + concave/convexe. L'identité plus abstraite, le *type* qui préside à l'organisation de ces deux réalisations (phonème et graphème), ne pourra avoir aucune propriété positive. Sa seule détermination, identité oppositive et négative, sera donnée par ces relations et corrélation (le *cenème*).

Dans la tradition du *Mémoire* de Saussure, la valeur de cet élément ne peut pas être phonique ou graphique, mais algébrique. Suivant le même chemin, Hjelmslev essaye de définir un t^* qui lui permet de dire que, au-delà de sa réalisation dans une substance donnée, nous trouvons en présence d'un même élément tantôt dans la langue écrite tantôt dans la langue parlée, c'est-à-dire dans une même *forme pure de l'expression*. Il s'agit de la *constante* t^* présente aussi bien dans les invariantes de la substance phonique (phonèmes) que graphique (graphèmes¹³). Dans la terminologie glossématique, Hjelmslev appelle *cenématème* cette unité, tout en réservant les noms de *phonématèmes* et *graphématèmes* (dénomination glossématique pour les *phonèmes* et les *graphèmes*) aux invariantes de la substance.

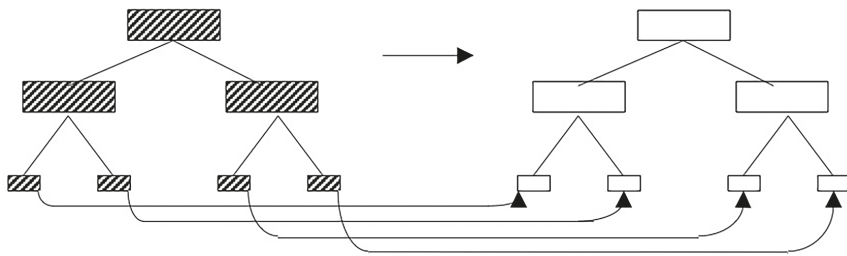
Forme pure	cenématème	t^*
Forme matérielle	invariantes: (phonèmes/graphèmes)	/t/ « t »
Substance	variantes: (allophones/allographes)	[t] 't'
Matière		phonique graphique

Chaque type d'invariante peut se réaliser dans des variantes qui seront des allophones, par exemple avec une articulation alvéolaire comme [t], ou des

13 Louis Hjelmslev (« Langue et parole » [1943], dans *Essais linguistiques, op. cit.*) fait un autre usage que Saussure (*Cours de linguistique générale* [1916], éd. Tullio de Mauro et al., Paris, Payot, 1972) du terme *constante*.

allographes, par exemple réalisés sans la partie pointue de la hampe, comme c'est le cas de la variante helvétique du 'r'.

Dans cette acception, indépendamment du plan tant de l'expression que du contenu, et au-delà de la hiérarchie, qu'il s'agisse d'un *signe* ou d'une *figure*, le rapport entre la substance et la forme devient une opération de remplissage de la position. Dans le *Résumé*, ce rapport est présenté par un graphe visualisant les hiérarchies comme autant de cases vides qui subissent le remplissage :



456

Ce schéma visualise la *manifestation* comme « une sélection entre hiérarchies et dérivés de différentes hiérarchies¹⁴ » sans préciser pourtant s'il s'agit d'une sélection paradigmatique ou syntagmatique.

FORME PURE ET SCHÉMA

Dans le désir incessant de réécrire ou plus simplement d'écrire ce que Saussure n'avait pas écrit lui-même, Hjelmslev retient la leçon la plus importante du *Cours*, celle qui veut que la langue soit une *forme* plutôt qu'une *substance*. L'identité qui découle entre la *langue* et la *forme* d'un côté, et entre *parole* et *substance* de l'autre, l'amène à expliciter *in extenso* sa position.

Dans l'article « Langue et parole », paru en 1943 et donc contemporain de la publication des *Prolégomènes*, Hjelmslev revisite le couple central de la linguistique saussurienne tout en concluant sur la nécessité de substituer ce couple par celui, plus abstrait et radical, de *schéma* et *usage*. Selon les conclusions de l'article, l'opposition de Saussure était « une première approximation, historiquement importante, mais théoriquement imparfaite¹⁵ ». Il faut considérer cet essai comme un complément explicatif du couple *schéma/usage* que Hjelmslev vient d'introduire dans les *Prolégomènes*, où, pour des raisons

14 Louis Hjelmslev, *Nouveaux essais*, éd. François Rastier, Paris, PUF, coll. « Formes sémiotiques », 1985, p. 97.

15 *Id.*, « Langue et parole », art. cit., p. 153.

d'équilibre des parties, l'auteur n'a pas l'espace suffisant pour lui donner une juste importance.

Hjelmslev est en train de pousser vers l'abstraction les concepts de *forme* et de *langue* afin de les réduire au *schéma*, c'est-à-dire, selon sa propre définition, « cette forme pure qui est une langue ». En réalité, puisque la *forme de l'expression* et la *forme du contenu* ne sont pas *conformes*, à la rigueur on ne devrait pas parler de la *langue* comme *forme*, mais plutôt comme ensemble de deux formes distinctes qui dérivent de cette première séparation entre le plan de l'expression et le plan du contenu. Le concept de *schéma* permet donc de mettre en évidence d'une façon univoque cette diversité de formes qui apparaît dans la définition de *langue*. Selon l'argumentation de Hjelmslev, la langue peut être considérée alors comme :

- a) un *schéma*, c'est-à-dire la langue *forme pure* ;
- b) une *norme*, c'est-à-dire la langue *forme matérielle* ;
- c) un *usage*, c'est-à-dire la langue comme *ensemble des habitudes*.

Si la distinction entre *substance* et *forme matérielle* est fondée sur la distinction entre *variante* et *invariante*, la distinction entre *forme matérielle* et *forme pure* est à rechercher, comme on vient de le voir, dans la fondation plus abstraite de l'identité des éléments invariants. Autrement dit, si la *forme matérielle* est l'ensemble des instructions pour construire l'occurrence dans une substance donnée, la *forme pure* est le réseau de rapports syntagmatiques et paradigmatiques qu'elle entretient avec les autres éléments sans aucune relation avec les substances ; c'est-à-dire l'ensemble des fonctions de *relation* et *corrélation* admises pour chaque élément. Au-delà de leur dimension de figures ou de signes, tout nous amènerait à identifier cette identité avec la « constante » en tant qu'inventaire des fonctions syntagmatiques et paradigmatiques qu'entretient chaque élément.

LA FORME COMME CONSTANTE LOGIQUE

Les acceptions que nous avons considérées jusqu'ici et celles que nous allons considérer font encore partie des définitions informelles. La définition formelle des *Prolégomènes* diffère de celles données au cours des pages évoquées précédemment. Cette redéfinition, de fait, tend à réduire la triade matière/ forme/substance à l'opposition binaire forme/substance. Ici la substance est définie comme « la variable d'une manifestation » ; d'une façon complémentaire, la forme y est définie comme « la constante d'une manifestation ». Donnée dans les *Prolégomènes*, cette définition est confirmée dans le *Résumé*. Le point qui fait problème est pourtant la définition de *constante*. Car c'est bien pour définir et partager ce concept avec les autres sciences qu'intervient la logique.

Constante est un « fonctif dont la présence est une condition nécessaire à la présence du fonctif par rapport auquel il a une fonction¹⁶ » ; *variable* est au contraire un « fonctif dont la présence n'est pas une condition nécessaire à la présence du fonctif par rapport auquel il a une fonction¹⁷ ». Le rapport entre constante et variable est considéré comme un rapport d'implication, sur le modèle logique « si... alors ». Les premières traces de cette dérive logique apparaissent à partir de 1937. Nous savons que dans ces années-là la théorie auparavant *inductive* devient *déductive*. D'autre part, dans divers essais de 1939, l'auteur commence à introduire la typologie des fonctions sur la base des fonctifs constants et variables qui entrent dans la fonction¹⁸.

Selon le témoignage d'Eli Fischer-Jørgensen (1966), Hjelmslev ne parvient à formuler cette définition qu'au début des années 1940. Plus précisément en 1941, dit-elle. Cette date est également la date de publication de « A Causerie on Linguistic Theory », essai dans lequel Hjelmslev (1941) expose une théorie articulée des dépendances *unilatérales* (C/V ; V/C), un fonctif impliquant l'autre ; *bilatérales* (C/C), les deux fonctifs s'impliquant mutuellement ; et *réciproques* (V/V), ce dernier cas étant celui qui dans les *Prolégomènes* prendra le nom de *constellation*. Ce qui fait problème est que la notion de *forme pure* n'est pas assimilable à l'acception logique en tant que *constante*. La raison que nous pouvons avancer est déjà que la forme pure comprend également les fonctions de *constellations* (*combinaison* et *autonomie*). Mais nous arrivons là à la conception de la forme qui, dans ces mêmes années, donnera lieu à la susdite définition logique. À partir de cette définition qui *exclut* les *constellations*, nous essaierons de montrer que cette acception se présente comme une restriction arbitraire par rapport à la définition de la forme pure de nature linguistique. Et c'est là que la greffe épistémologique provoque une première aporie.

LA FORME COMME CONSTANTE

Avant d'introduire ces observations, il est nécessaire de préciser le rapport entre *structure*, *fonction* et *forme*. En effet, si la matière et la substance se présentent comme deux concepts de même niveau sémantique, *structure* et *fonction* constituent en quelque sorte deux termes hiérarchiquement supérieurs et présupposés par la forme. Pourtant, si la forme est le fonctif *constant*, la notion même de fonctif implique d'être un des termes de la fonction. Plus généralement, il entre dans une dépendance. En effet, dire que *l'analyse* est

¹⁶ *Ibid.*, p. 164.

¹⁷ *Ibid.*

¹⁸ Parmi les articles publiés à la fin des années 1930, voir « La notion de rection » [1939], dans *Essais linguistiques*, *op. cit.*

la description de la *structure*, des *fonctions* ou de la *forme*, bien que ces termes soient proches, n'équivaut pas à en faire des synonymes. Surtout si l'auteur lui-même tend à diversifier le sens de chaque terme. Essayons d'éclaircir les rapports entre ces trois concepts.

Dans l'essai « Linguistique structurale », Hjelmslev (1948) définit la structure comme « une entité autonome de dépendances internes ». Dans cette définition, la fermeture de l'objet est à attribuer à la valeur que Hjelmslev accorde au terme *entité*, défini comme « un fonctif qui n'est pas une fonction ». La *non-dépendance* pourrait laisser croire à l'impossibilité de combiner deux éléments. À une lecture plus attentive les *non-dépendances* sont plutôt créées par les entités, c'est-à-dire par les éléments qui ne sont plus réductibles à une autre fonction. Les non-dépendances seraient pourtant à rechercher soit dans le niveau supérieur de l'objet, soit au niveau inférieur : la structure est définie comme *entité* parce qu'on ne lui reconnaît pas d'autres dépendances homogènes par rapport à ce qui lui est extérieur¹⁹. D'autre part, à l'échelon le plus bas, se situent les entités qui ne sont plus décomposables, c'est-à-dire les éléments qui ne peuvent pas être réduits à d'autres dépendances entre les parties, tels que les glossèmes. L'analyse se joue donc entre deux *non-dépendances* : celle, supérieure, de l'objet en tant que structure et celle, inférieure, de l'unité minimale. Si les *dépendances* qu'on relève dans la description de l'objet sont *homogènes*, alors nous sommes face à une *analyse*, c'est-à-dire à une décomposition de l'objet selon ses *fonctions*. Si les *dépendances* ne sont pas *homogènes*, on aura une *fragmentation* de l'objet. Il est évident que l'« analyse » et la « fragmentation » s'opposent comme deux modes dont relève la description structurale : l'analyse par fonction se limite à enregistrer les *dépendances homogènes*, tandis que l'analyse par fragmentation procède par *dépendances non homogènes*. À partir de ce que nous venons de dire, il s'ensuit que la structure de *dépendances* par laquelle on peut décrire un objet est plus vaste que la structure des fonctions, ces dernières se limitant à un seul type de dépendances.

On peut avancer un premier commentaire afin de justifier l'introduction de cette distinction entre *analyse* et *fragmentation*. La première observation est que la structure peut avoir des dépendances externes, mais ces dépendances ne sont pas homogènes. Il s'agit d'une position plus nuancée que celle qui voudrait que la structure ne soit pas dépendante de son contexte externe. En d'autres termes,

19 En d'autres termes, l'autonomie de la structure n'a rien à voir avec l'autonomie comme fonction paradigmatique de *constellation*. L'autonomie entre deux morphèmes n'est pas celle de la langue par rapport à ce qui l'entoure. L'autonomie interne est en effet une dépendance homogène à caractère facultatif ou, comme Hjelmslev l'appelle ailleurs, une *indépendance* ; en revanche l'autonomie de la langue par rapport au contexte devrait dans ce sens être enregistrée comme une *non-dépendance*.

les fonctions enregistrées à l'intérieur d'un objet ne sont pas de la même nature que celles que l'on peut constater entre l'objet et son contexte, par exemple entre la langue et ses locuteurs dans un espace-temps donné²⁰. L'auteur ne dit pas qu'il n'y a pas de dépendances par rapport à l'espace, au temps, aux locuteurs ou à d'autres variables contextuelles, il signale par là que ces dépendances ne sont pas les mêmes.

460

La deuxième observation est que, selon Hjelmslev, toute l'analyse structurale n'est pas une analyse par fonctions. Entre autres, il veut ainsi prendre du recul par rapport à la position de Bloomfield qui, bien qu'elle soit répertoriée parmi les linguistiques structurales, opère des décompositions morphophonématiques. Selon l'auteur danois, la décomposition par unités morphophonématiques serait une *fragmentation*, puisque cette méthode n'opère pas de distinctions préalables entre éléments du plan de l'expression et éléments du plan du contenu. Or, en introduisant cette distinction entre dépendances homogènes et non homogènes, Hjelmslev espérait indiquer ou tracer une ligne de frontière entre la linguistique structurale soutenue par lui-même, et les autres linguistiques structurales, en particulier ces linguistiques qui n'adoptent pas la première indication saussurienne afin de poursuivre les décompositions qui découlent de la séparation entre la ligne du signifiant et du signifié. Ainsi, dans les *Prolégomènes*, l'intérêt pour les dépendances entre les parties dans lesquelles nous pouvons décomposer un objet est réduit aux seules *dépendances homogènes*, c'est-à-dire aux seules *fonctions*.

Je pose ici une première question : les *oppositions participatives* sont-elles des *dépendances homogènes* ou *non homogènes*? Bien qu'il ne soit pas possible de l'affirmer avec certitude, tout laisse penser qu'elles sont des *dépendances homogènes*, et pourtant le rapport de la composante à la classe ne procède pas par *hiérarchie* et *subdivision* en sous-classes, mais par *réseau* et *dimensions* simultanées²¹. Dans la relation de participation, les parties en lesquelles l'objet est décomposable ne se laissent pas diviser d'une façon nette, puisqu'un terme occupe l'espace du terme auquel il s'oppose. Dans ce sens, la division par oppositions participatives nous indiquerait plutôt un procédé par *fragmentation*²². Pourtant, puisqu'elles se trouvent dans l'inventaire des oppositions linguistiques, elles font partie des

20 Hjelmslev ne dit pas si les *non-dépendances* seraient à identifier avec les dépendances non homogènes. Tout laisse penser qu'elles sont plutôt à distinguer. Les dépendances non homogènes peuvent être reprises par d'autres analyses structurales comme une façon différente d'opérer la description.

21 Louis Hjelmslev, « La structure générale des corrélations linguistiques » [1933], dans *Essais linguistiques II*, Copenhagen, Nordisk Sprog-og Kulturforlag, 1973.

22 Hjelmslev pourrait répondre que la participation est un type de dépendance qu'on enregistre dans le langage objet, mais qu'elle ne peut pas être un critère de construction du métalangage. En tout cas, cette limitation mettrait en cause le facteur de l'*adéquation* de la théorie à l'objet.

dépendances homogènes. Contrairement aux rapports logiques, les oppositions participatives violent le principe de non-contradiction et du tiers exclu (A ou $\text{non } A$) puisqu'elles affirment la possibilité de coexistence d'une propriété et de la propriété contraire à l'intérieur d'un même terme ($A + \text{non } A$). Après avoir soutenu qu'à la base du système logique et prélogique il y a un système commun sublogique, Hjelmslev paraît prudent à l'égard des oppositions participatives, en particulier dans une période où la vision logique devient majoritaire dans les sciences du langage. Tout cela pourrait bien expliquer la raison pour laquelle, dans les publications du début des années 1940, Hjelmslev passe sous silence la problématique des oppositions participatives, c'est-à-dire des oppositions entre termes *intenses* et *extenses*.

L'essai qui pour la première fois développe la théorie des oppositions participatives a eu un destin éditorial qui mérite notre attention. Refusé par le comité de rédaction à cause de sa polémique explicite avec le Cercle linguistique de Prague, et en particulier avec Jakobson, cet essai est également exclu du recueil *Essais linguistiques* dont les textes ont été choisis par l'auteur lui-même. La raison de cette absence pourrait être le fait que l'édition collecte seulement des textes déjà publiés. Cet essai paraît posthume dans les *Essais linguistiques II* (1973). Et pourtant, bien que Hjelmslev meure en 1965, l'avis au lecteur est signé de l'auteur lui-même, lequel dans ces mêmes lignes essaie de reconstruire l'histoire éditoriale de cet essai. Hjelmslev dit avoir écrit cet avis afin d'expliquer les raisons pour lesquelles il décide de publier l'essai dans l'état où il était en 1933, lors de son refus par le comité du Cercle. Cependant – il l'explique ainsi – en 1942 le Cercle avait opté pour sa publication immédiate. Or, puisque le texte est paru seulement en 1973, il faut imaginer que, après avoir écrit l'avis au lecteur, l'auteur aurait encore changé d'avis. Assujetti auparavant au *veto* du Cercle, l'essai le sera à celui de l'auteur même. Seulement quelques mois plus tard allait paraître la version danoise des *Prolégomènes*. Difficile de ne pas lire dans cette concomitance des raisons d'opportunité qui poussent Hjelmslev à éviter la publication de ce qui se présente comme une défense à outrance des oppositions participatives. Nous y reviendrons.

LA RESTRICTION ARBITRAIRE DE « FORME » À « CONSTANTE » LOGIQUE

Or, si l'analyse par fonctions se limite aux dépendances homogènes, on distingue à l'intérieur de cette analyse trois différents types de fonctions : les *interdépendances*, ou dépendances entre deux fonctifs constants, les *déterminations*, ou dépendances entre un fonctif variable et un constant, et les *constellations*, ou dépendances entre fonctifs variables.

La *forme* se distingue de la *fonction* parce qu'elle est le fonctif établi par cette fonction – sauf à reconnaître que les fonctifs peuvent à leur tour être des fonctions. Aussi bien dans le premier que dans le second cas, il est nécessaire que le fonctif soit constant. À partir de là, on peut en déduire une restriction ultérieure par rapport aux fonctions : nous sommes en présence d'une forme seulement dans le cas de fonctions d'interdépendance ou de détermination, ou, comme les appelait Hjelmslev dans l'essai de 1941, de fonctions *unilatérales* ou *bilatérales*, bref les fonctions dans lesquelles apparaît au moins une constante. De cette définition, il s'ensuit que toute analyse par fonctions n'est pas nécessairement une analyse de la forme. L'ensemble des fonctions répertoriées dans une langue est plus grand que celui qui comporte une constante.

462

L'analyse devrait alors se réduire à inventorier les fonctions entre constantes et variables ou entre constantes et constantes, comme c'est le cas de l'*implication* simple ou double (les *cohésions*). Par cette définition restreinte, se trouveraient exclues les fonctions à deux variables, c'est-à-dire les *constellations*. Une deuxième question en découle. Les rapports de combinaison entre deux éléments linguistiques sont des rapports de constellation entre deux variables (V/V²³). À la rigueur, selon l'acception logique, il ne faudrait pas les enregistrer dans la forme. Mais si c'était le cas, aucun rapport entre les figures ne devrait être enregistré dans la forme. Situation bien paradoxale, puisque la succession des phonèmes, avant celle des syllabes, se fonde sur des fonctions de combinaison ou d'exclusion. La question est la suivante : pour quelle raison Hjelmslev définit-il la *langue* comme une *forme pure* (l'ensemble des *relations* et *corrélations* qu'entretient un élément) et, par la suite, limite-t-il cette forme aux seules fonctions entre constante et variable ou entre deux constantes ? C'est à cette question que nous essaierons d'apporter une réponse. Après la définition logique des *Prolégomènes*, cette recherche nous conduira à nous demander si le concept de forme est cohérent²⁴.

Formulons, pour le moment, une première conclusion. Dans l'usage hjelmslévien, *structure*, *fonction* et *forme* indiquent une réduction progressive dans la reconnaissance des dépendances : dans le premier cas sont considérées toutes les *dépendances* à l'exclusion des non-dépendances, dans le deuxième cas sont traitées les *dépendances homogènes* à l'exclusion des *dépendances*

23 En réalité, au-delà de la détermination, considérée comme condition nécessaire à la présence du fonctif, il faudrait considérer l'*exclusion* comme une condition nécessaire à l'absence d'un fonctif. Au sens où, dans la langue française, le phonème /z/ exclut la possibilité de combinaison avec le phonème /f/, aussi bien à l'initiale, qu'en position centrale ou finale dans le mot. Cette relation pourrait être exprimée comme une négation de la relation.

24 Par exemple, en définissant les *propriétés de base du langage*, Hjelmslev donne comme quatrième trait précisément les rections (C/V) et les combinaisons (V/V). (« The Basic Structure of Language » [1948], dans *Essais linguistiques II*, op. cit.)

non homogènes, dans le troisième cas sont considérées les seules *fonctions d'interdépendance* et de *détermination*, à l'exclusion des fonctions de *constellation*.

L'EXTENSION DE LA FORME AUX NIVEAUX DE LA SUBSTANCE

L'ensemble de l'article « La stratification du langage » peut être lu comme une révision de l'importance qu'il faut attribuer à la *substance*, mais il est certain que cette révision ne remet pas en doute la définition logique donnée précédemment. Au contraire, l'impression est que, par cette définition, l'essai cherche à reconsidérer la substance exclue auparavant.

Si nous acceptons la définition de la forme comme *constante*, la stratification des niveaux de la substance fait encore partie de la *forme*. En effet, comme le dit Hjelmslev, les niveaux sont réductibles aux rapports de détermination entre C/V. Il s'ensuit que les niveaux de la substance feraient partie de l'étude de la langue. La conséquence la plus immédiate est que la séparation entre forme et substance – qui est à la base de la clôture de l'étude de la langue – permettrait l'étude des constantes comme niveaux de la substance. En d'autres termes, exclue dans un premier temps de l'étude sémiolinguistique, la substance serait ainsi récupérée dans l'analyse²⁵. Finalement, le programme saussurien serait démenti : la substance physique, le niveau sociobiologique des appréciations collectives entreraient à nouveau dans l'étude de la langue en tant que *constantes* logiques.

LA FORME SELON ULDALL

L'introduction de cette distinction entre les fonctions d'interdépendance, de détermination et de constellation, et la limitation de la forme aux seuls fonctionnels constants, est susceptible de critique à plusieurs égards. Elle provoque à coup sûr des apories dans le système des définitions. Bien qu'abstraite, la forme pure a son statut précis dans la description des faits linguistiques. Ce statut est défini par le *Mémoire* de Saussure et poursuivi par Hjelmslev à plusieurs reprises. Cela pourtant n'est pas valable pour la forme logique. Dans la restriction aux seules dépendances homogènes et à la typologie des fonctions qui s'ensuit, Hjelmslev semble plus attentif à définir un statut épistémologique qu'à décrire les faits linguistiques. Nous avons observé que, du moins dans les publications

25 Si nous acceptons la restriction logique, ces niveaux de la substance y entreraient à plein titre par l'homogénéité des fonctions et ne seraient plus considérés comme de simples variantes. À moins de les lire comme une anticipation de la théorie des catastrophes, il est difficile d'imaginer que ces dépendances puissent être considérées comme *homogènes* par rapport aux dépendances internes de la langue.

officielles, cette introduction de la typologie des fonctions est contemporaine de la disparition des oppositions participatives et de l'apparition du critère d'homogénéité des dépendances.

Il faudra alors se questionner sur les divergences entre Hjelmslev et Uldall. Cette distance est avant tout physique : la collaboration qui aurait produit un livre commun au sujet de la glossématique, annoncé déjà en 1936 dans la brochure publiée sous le nom de « *Synopsis of An Outline of Glossematics* », subit un arrêt significatif. Ce sont les années lors desquelles, comme nous le savons par Eli Fischer-Jørgensen, les positions des deux linguistes commencent à diverger.

464

Dans l'introduction à la première partie du volume prévu en collaboration avec Uldall et publié seulement par ce dernier, Fischer-Jørgensen souligne les divergences qui sont survenues au cours de ces années. Elles portent essentiellement sur la notion de *dépendance* ; les *fonctions* de *sélection*, *solidarité* et *combinaison* ; et finalement, *last but not least*, la problématique des *oppositions participatives*. Considérant la grande amitié entre les deux savants, les différences sont rapportées hors de toute polémique, pourtant Fischer-Jørgensen, qui avait une connaissance directe des échanges épistolaires entre les auteurs, souligne ces points de distance. Tout au long du texte, après avoir rendu hommage à la forme saussurienne, Uldall définit par *fonction* toute dépendance, sans restriction par rapport à l'homogénéité. Mais surtout, il n'accepte pas la typologie proposée par Hjelmslev au moins sur deux points : les fonctifs d'une *fonction* ne sont pas définis comme *constants* et *variables*, mais plutôt comme *majeurs* et *mineurs*²⁶ ; enfin, les fonctions de sélection, solidarité et combinaison, c'est-à-dire la typologie logique des fonctions hjelmsléviennes, sont reconstruites selon une typologie complexe d'oppositions participatives. Cette position d'Uldall est absolument cohérente avec celle que Hjelmslev avait prise dans l'article « Structure générale des corrélations linguistiques »²⁷ et par la suite confirmée dans *La Catégorie des cas*²⁸. Au cours de ces pages, Hjelmslev (1935-1937) soutient que les lois de

26 Il nous reste à comprendre pour quelle raison Hjelmslev donne cette importance aux constantes fondées sur l'implication. Comme nous l'avons constaté, la *forme* linguistique prévoit des rapports de constellation et d'exclusion. En termes logiques, ces rapports sont régis par les opérateurs tels que la conjonction ($p \wedge q$) et la négation $\sim (p \wedge q)$. Autrement dit, « le graphème /t/ se combine avec le graphème /a/ : ($p \wedge q$) » et « le graphème /t/ ne se combine pas avec le graphème /f/ : $\sim (p \wedge q)$ ». Or, les logiques de premier ordre ont montré que n'importe quel théorème qui a recours à l'implication ($p \supset q$) peut être démontré en substituant tous les connecteurs (d'implication, etc.) par les seuls connecteurs de conjonction et de négation : voir Willard Van Orman Quine, *Methods of Logic*, New York, Holt, Rinehart and Winston, 1959 (*Manuale di logica*, trad. it. Michele Pacifico, Milano, Feltrinelli, 1960, p. 30).

27 Louis Hjelmslev, « Structure générale des corrélations linguistiques », art. cit.

28 Nous renvoyons le lecteur à l'essai d'Herman Parret, « Préhistoire, structure et actualité de la théorie hjelmsléviennne des cas », dans Alessandro Zinna (dir.), Hjelmslev aujourd'hui, *op. cit.*

participation du système pré-logique et celles du système logique se fondent sur un système sub-logique commun²⁹. Dans cette divergence entre les théories de Hjelmslev et d'Uldall, nous retrouvons la confirmation de l'hypothèse d'une relation entre la naissance de la typologie des fonctions logiques et la disparition des oppositions participatives.

La démonstration d'une telle volonté de mettre au deuxième plan les oppositions participatives découle indirectement des observations contenues dans ce fragment conclusif de l'introduction de Eli Fischer-Jørgensen : « *Hjelmslev did not approve of this, partly because he found Uldall's system too complicated to be useful in practical linguistic work, partly because (at any rate in 1958) he considered his system of oppositions as an empirical hypothesis which he would not like to include into the theory itself*³⁰. »

Or, comme il est précisé dans les parenthèses, cette opinion soutenue par Hjelmslev en 1958 s'oppose au système des oppositions participatives d'Uldall. La note 3, à laquelle renvoie le fragment que nous venons de citer, ajoute un détail intéressant : « 3. *Hj. 23 7.1952, and Linguistic Circle 199.1950 and 182.1958. Hjelmslev's system of participative oppositions is, however, included in the rules and definitions of his Summary.* »

Le *Summary* dont il est question dans la note de 1967 est le travail qui sera publié par le Cercle linguistique de Copenhague seulement en 1975 sous le titre *Résumé*. Cette précision est tout à fait pertinente, au moins jusqu'en 1958. À partir de la réintégration de ces oppositions dans le *Résumé*, il est fort probable que Hjelmslev ait changé d'avis après 1958, comme semble le suggérer la note, et comme j'essaierai de le montrer par la suite.

Uldall partit lorsque la seconde guerre mondiale éclata. Nous ne saurons pas à quel point s'étend son influence sur le développement de la théorie. Pour ce que nous avons essayé de reconstruire, tout laisse penser que les positions officielles de Hjelmslev et ses croyances intimes auraient peut-être trouvé une meilleure conciliation au voisinage de Uldall. En tout cas, Hjelmslev reviendra sur cette question quelque temps plus tard, au cours de ses conférences tenues en 1961 au Texas. Cette intervention orale – dont il reste une trace photocopiee³¹ – suit presque à la lettre les enseignements des *Prolegomènes*, si ce n'est que Hjelmslev

29 Pour un commentaire, voir Romeo Galassi, « Il problema dei casi in Hjelmslev », préface à la trad. it. de Hjelmslev, *La Catégorie des cas. Étude de grammaire générale I* [1935-37], Acta Jutlantica, VII, Aarhus, 1999, p. 20.

30 Eli Fischer-Jørgensen, « Introduction » [1967], dans Hans Jørgen Uldall, *Outline of Glossematics. A study in the Methodology of the Humanities with Special Reference to Linguistics. Part I: General Theory*, Copenhague, Cercle linguistique de Copenhague, 1957, p. XXI.

31 Un exemplaire photocopiee de ces conférences m'avait été fourni par Eli Fischer-Jørgensen lors de l'un de mes premiers séjours à Copenhague en 1985. Je voudrais la remercier ici pour cette attention prêtée au jeune chercheur que j'étais.

redonne une place centrale aux oppositions participatives. L'indécision sur l'importance à accorder à cette théorie reste pourtant un point controversé. Cette hésitation qui perdure jusqu'à la fin montre en tout cas l'importance de ces oppositions et par là l'enjeu d'une définition différente de *sémiotique*.

TABLE DES MATIÈRES

Préambule	
Anne Hénault	7
Introduction	
Jean-François Bordron et Denis Bertrand	13

PREMIÈRE PARTIE

THÉORIE : HISTOIRE DES DOMAINES

La Conscience	
John R. Searle	21
La non-généricité comme méthode de composition à la renaissance	
Jean Petitot	49
L'intelligibilité phénoménologique du signe : la preuve par la N400	
David Piotrowski	83
Henri-Cartier-Bresson (HCB) : Non-généricité et expressivité plastique	
Anne Hénault	117
Perspective archéosémiotique sur Palmyre	
Manar Hammad	137
La psychosémiotique : un vœu pieux de Greimas	
Ivan Darrault-Harris	153

DEUXIÈME PARTIE

LE SENSIBLE : FIGURATIVITÉ ET PERCEPTION

M'hypothèse tensive : point de vue ou théorie ?	
Claude Zilberberg	169
Corps communicant et corps signifiant	
Jacques Fontanille	185
La tasse, le mug, le bol : petite histoire du temps domestiqué	
Anne Beyaert-Geslin	197

Sémiotique, perception et multimodalité	
Jean-François Bordron	217
Sens, sensible, symbolique	
Pierre Boudon	231
Perception et signification : pour une problématisation de la sémiotique perspective	
Audrey Moutat	245
« Là partout dans l'atmosphère » : rythme et signification infra-iconique	
Verónica Estay Stange	263
Semi-symbolisme et efficacité symbolique	
Denis Bertrand	273

TROISIÈME PARTIE

LE RÉEL : PRATIQUES, OBJETS MÉDIAS

586

La figuration des mécanismes sémantiques	
Bernard Pottier	287
L'œuvre de main : pour une sémiotique haptologique	
Herman Parret	301
L'énonciation comme pratique : contexte et médiations	
Marie Colas-Blaise	321
Le sens de la gestualité	
Diana Luz Pessoa de Barros	335
Sémiotique et thérapeutique dans les troubles du langage : le cas du bégaiement	
Anne Croll	345
Apprentissage de la texture par le récit et du récit par la texture : analyse d'un livre tactile	
Odile Le Guern	367
L'analyse des archives visuelles par l'image. La sémiotique face à la « Media Visualization » de Lev Manovich	
Maria Giulia Dondero	381
Régimes de visibilité, croyance et trompe-l'œil : haute définition (HDTV) et basse définition (LDTV) dans la représentation médiale	
Giulia Ceriani	399
Société de la communication et société digitale : quelques jalons sémiotiques	
Érik Bertin	407

QUATRIÈME PARTIE
LE SENS : À LA CROISÉE DES DISCIPLINES

From Linguistics to Semiotics: Hjelmslev's Fortunate Error Per Aage Brandt.....	431
Hjelmslev et les apories de la « forme » Alessandro Zinna.....	449
Sémiotique du vécu (l'affect) : phénoménologie ou sémiologie ? Waldir Beividas.....	467
Éléments pour une théorie de l'image Francesco Marsciani.....	487
Parcours sémiotiques quasi topologiques Jean-Pierre Desclés.....	495
Sémiotique et approche actionnelle du langage Denis Vernant.....	515
Husserl, Peirce et la sémiotique actuelle : les fondements phénoménologiques de la sémiotique créative José María Paz Gago.....	525
Motifs et imagination sémiolinguistique Yves-Marie Visetti.....	537
Sémiologie et théorie de l'évolution Raymond Pictet.....	565
Table des matières.....	585

